

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 20 août 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Anniversaire de la Fondation de l'Abelle.

NOTRE EDITION

DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abelle si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

Nouvelle Baisse.

La grève des télégraphistes, qui a causé de graves inquiétudes, est à peu près terminée, et de la plus heureuse façon, car il est entendu que la solution définitive sera laissée à un arbitrage équitable qui effacera les froissements et harmonisera les intérêts.

Dans toutes les grandes villes des Etats-Unis les télégraphistes sont retournés à leurs postes hier; le service s'est effectué de façon on peut dire régulière et on peut espérer en toute confiance que d'ici quelques jours il sera aussi complet et aussi prompt sur toute l'étendue de l'Union Américaine qu'il l'était antérieurement.

Ainsi, cette grève qui menaçait de entraver la vie nationale aura été, en somme, assez bénigne et n'aura entraîné aucune catastrophe; il faut en féliciter ceux qui y étaient directement intéressés.

La reprise de travail par les télégraphistes, est en outre, une preuve que la grève s'était pour rien dans la crise qui a éclaté ces jours derniers dans le grand Ouest financier des Etats-Unis, New York. L'annonce d'une entente, tout au moins temporaire, sinon définitive entre les compagnies de télégraphe et leurs employés n'a, en effet, nullement empêché les valeurs sur le marché de subir une nouvelle baisse, et une baisse assez considérable pour que la confiance soit ébranlée si une réaction ne se produit pas.

Les chefs de ces dernières persisteraient à accuser le gouvernement d'avoir provoqué la baisse actuelle par ses poursuites contre les trusts, mais le président Roosevelt n'est peut-être pas éloigné de la vérité quand il dit que les trusts eux-mêmes ont amené la situation difficile actuelle.

On peut donc conclure que la baisse d'hier et d'avant-hier a été provoquée de propos délibéré par les trusts et les grandes corporations, pour jeter la discorde sur le gouvernement et influencer l'opinion publique.

En retournant à son domicile situé à l'angle des rues Josephine et S. Claiborne, l'autre nuit à minuit et quelques minutes, Mlle Florence Orr, une jeune personne de dix-huit ans, a été soudainement indisposée en passant rue Jackson près de la rue S. Robertson.

Allemagne.

La "Norddeutsche Allgemeine Zeitung" écrit: "La presse étrangère a entouré la visite que l'empereur a rendue à l'occasion de son voyage en Scandinavie à l'ex-impératrice Eugénie d'une légende d'après laquelle, sur la demande de l'impératrice, l'empereur François-Joseph aurait servi d'intermédiaire dans l'affaire de cette visite.

WEST END. La brise qui souffle chaque soir du Lac est si agréable que vivifiant pour ceux qui vont se reposer des fatigues de la journée à West End.

WHITE CITY. Le concert de l'orchestre, la représentation de vaudeville et les vues animées du kinodrome augmentent le plaisir et s'applaudissent par des milliers de personnes.

Le lieutenant-gouverneur Sanders.

Le lieutenant-gouverneur J. Y. Sanders, candidat au poste de gouverneur, est revenu hier matin à la Nouvelle-Orléans de sa résidence d'été située près de Covington. Il a été très occupé la journée entière à son bureau dans le Godchar Building.

Le Dr. Pollock accusé. La première accusation de violation de l'ordonnance requérant les médecins de signaler au Bureau de Santé les cas de tuberculose a été formulée hier à la seconde cour criminelle de cité par M. William Arndill, agent du Bureau, contre le Dr. Ernest Pollock, qui demeure à l'angle des rues Franklin et Dauphine.

Indisposition soudaine. En retournant à son domicile situé à l'angle des rues Josephine et S. Claiborne, l'autre nuit à minuit et quelques minutes, Mlle Florence Orr, une jeune personne de dix-huit ans, a été soudainement indisposée en passant rue Jackson près de la rue S. Robertson.

avec deux milonnettes alourdies de fourrages sur le siège de devant. Impossible de discernar les visages, ni de savoir s'il se trouvait quelqu'un d'autre à l'intérieur.

Retablissement de l'agent Vauquelin.

L'agent Félix Vauquelin, qui a été blessé il y a deux mois par un Italien à l'angle des rues Bourgogne et Toulouse, est à peu près remis de sa blessure. Il a visité hier le poste central et déclaré qu'il espérait reprendre son service très prochainement.

DEPECHEES Télégraphiques

La situation à Casa Blanca.

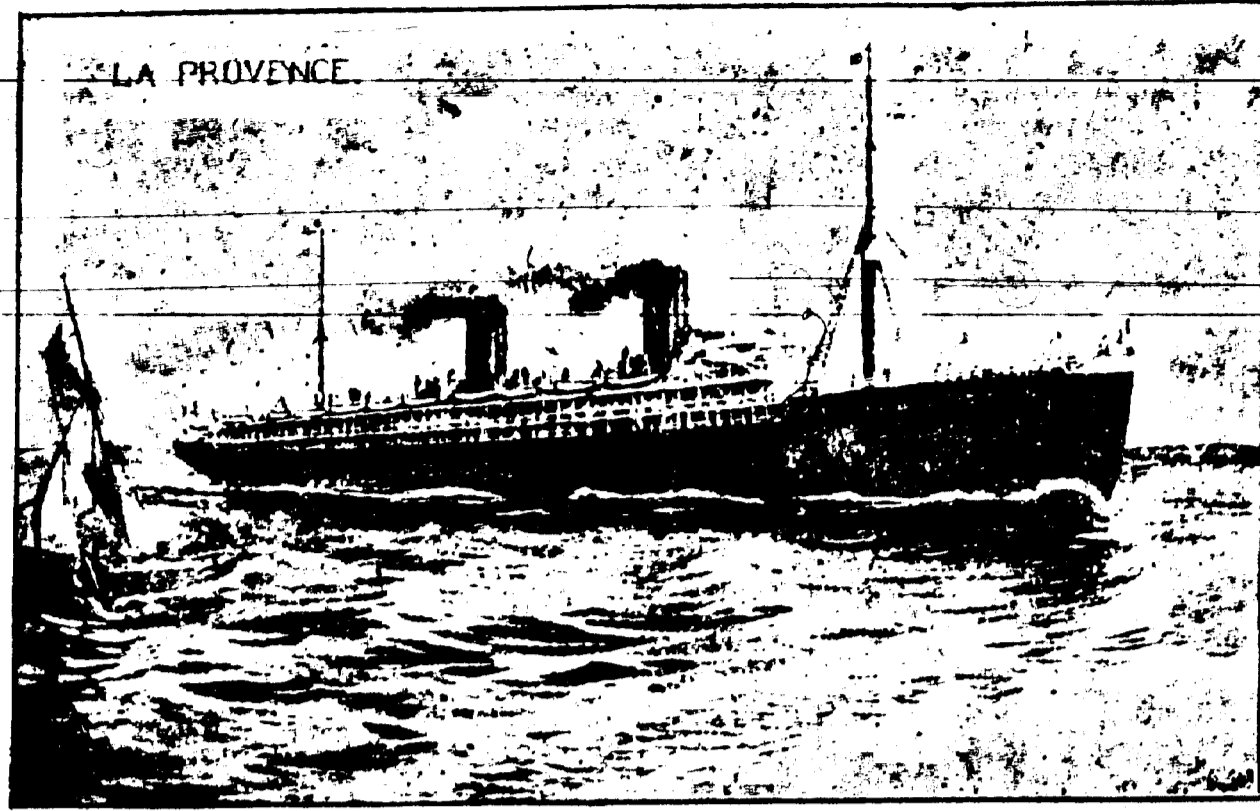
Casa Blanca, lundi, 19 août.—Malgré les grandes pertes qui leur ont été infligées hier par les mitrailleuses du camp français, les Marocains ont tenté, ce matin, une nouvelle attaque des positions occupées par la colonne du général Ducloux.

L'affaire Hau. Karlsruhe, Allemagne, 20 août.—Les membres de la famille Molitor ont publié, ces jours derniers, plusieurs lettres compromettantes dans l'intention de contrecarrer les efforts des avocats de Karl Hau, qui, depuis la condamnation de ce dernier par la cour d'assises de Karlsruhe, cherchent à réunir des preuves tendant à la disculpation de leur client.

Le président Roosevelt descend immédiatement à terre où il est reçu par un comité spécial qui le conduit à Town Hill, l'emplacement sur lequel s'élèvera le monument et où une immense estrade a été construite pour la circonstance.

L'état de santé de Richard Mansfield. Saranac Lake, N. Y., 20 août.—M. Richard Mansfield a déclaré de prolonger son séjour à Ampersand de quelques semaines.

Le refuge des bras si chers, du cœur si fort, lui parut soudain follement désirable, dans le silence perfide de la nuit, sous la menace indéfinissable. Une attirance invincible la jeta en avant, vers cette grille, au delà de laquelle serait le salut, l'intimité, la sollicitude indéfinie, les caresses berceuses, les deux mots qui rassurent.



UN RECORD. Il appert du rapport officiel du surintendant aux Etats-Unis des mailles étrangères, que la transmission la plus rapide des matières postales entre New York et Paris s'est faite en 1906 par la "Provence", le Cerrier vapeur ajoutée à la flotte de la compagnie française.

Inauguration du monument élevé à la mémoire des Pèlerins.

Discours du président Roosevelt.

Province, Mass., 20 août.—La pose de la première pierre du monument élevé à la mémoire des Pèlerins a donné lieu aujourd'hui à une cérémonie imposante à laquelle ont pris part le président Roosevelt, le gouverneur Guild et plusieurs notables de l'état du Massachusetts.

Après avoir rappelé en termes élevés quelle fut la vie de ces pèlerins et montré ce que fut leur œuvre dans le pays, le président Roosevelt établit une comparaison entre les générations précédentes et la génération actuelle et demanda à ses auditeurs de ne pas s'écarter de l'idéal des premiers colons.

Après quelques paroles de bienvenue prononcées par le gouverneur Guild le président Roosevelt prit la parole en ces termes: "Ce n'est pas trop de dire que l'événement commémoré par le monument que nous inaugurons aujourd'hui a été l'un de ces rares événements que l'on peut appeler en toute bonne foi d'importance mondiale."

Après avoir dit que l'arrivée des Puritains, il y a trois siècles, a dessiné les destinées de ce continent et partant profondément affecté la destinée du monde entier.

Après avoir dit que l'arrivée des Puritains, il y a trois siècles, a dessiné les destinées de ce continent et partant profondément affecté la destinée du monde entier.

Après avoir dit que l'arrivée des Puritains, il y a trois siècles, a dessiné les destinées de ce continent et partant profondément affecté la destinée du monde entier.

Après avoir dit que l'arrivée des Puritains, il y a trois siècles, a dessiné les destinées de ce continent et partant profondément affecté la destinée du monde entier.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Paris et de Berlin et les consolingés anglais sont au plus bas. A la Bourse de New York les troubles ont été particulièrement graves.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

No 2 Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

PREMIERE PARTIE

LA MARTYRE BAILLONNÉE

SOIR BANGLANT

Il acceptaient la fin de la joie mais non de la tendresse. Jamais ils ne s'étaient mieux aimés, plus

ardemment, plus réconfortant, que dans la séparation et la désespérance.

Puis, il y avait leur enfant, leur cher petit Etienne? "Si j'allais le voir!... pensait Solange avec un soubit battement de cœur. Pierre songe à le changer d'air. Peut-être une ménage à trois la surprise."

Un bruit soudain fit tressaillir Mme d'Herquancy. C'était un mugissement, un roulement d'automobile. Le véhicule s'arrêtait en arrière, à l'angle d'une route laquée à toute vitesse, il la rattrapa, la dépassa, avant qu'elle eût le temps d'observer ce qui se passait.

Solange est une frisonne. Mais son avertissement ne dura pas. "Même si ces fesses étaient de mes relations, ils n'auraient pas distingué mes traits, sous mon voile, dans le noir, et avec leur vitesse inouïe."

Pourtant, comme la voiture avait pris par le chemin du bord de l'eau, la jeune femme ralentit sa marche avant de s'y risquer. Précaution excessive. Le temps de s'en apercevoir seulement, la vertigineuse machine devait être bien loin.

"Pierre l'a entendue. Pierre

doit se tourmenter pour moi. Or il compte mes pas, les yeux sur sa montre, depuis l'arrivée du train."

Ah! Pierre... Ce nom, cette image, dans l'âme ardente, que la mélancolie envire, que la présence toute proche reconquiert. Enfin!... Enfin!... Voici la nappe scintillante de la rivière, où se concentre le jour mourant. Cette terrasse, avec sa charmille déféssée, est celle du petit chalet, Solange croit voir la grille s'ouvrir. Elle s'élançait... Elle va se blottir sur le cœur de son cœur."

Ce fut à cette minute précise que la comtesse d'Herquancy entra dans un enfer sans nom. Le trouble d'abord d'entendre écho à peu de distance le bruit de l'automobile, qui se remettait en marche.

La voiture s'était donc arrêtée ici, tout près de la maison? Comment?... Mais quoi, mon Dieu!... Elle revenait en arrière!"

La masse sombre du véhicule, toujours sans lanternes allumées, se rapprochait, lentement d'ailleurs. Et Solange eut la sensation effrayante que l'allure du mystérieux équipage se mesurait à la sienne.

La comtesse le voyait arriver au-dessus d'elle avec des ralentissements, des hésitations, qui semblaient copiés sur ses démarches chancelantes. Elle distinguait maintenant un coq-pilonnaire

avec deux milonnettes alourdies de fourrages sur le siège de devant. Impossible de discernar les visages, ni de savoir s'il se trouvait quelqu'un d'autre à l'intérieur.

Une angouaise paralysa Solange. Des lambeaux de réflexions tourbillonnaient dans sa tête. On l'appela. Ces gens venaient établir l'identité de la promeneuse solitaire. Retournerait-elle sur ses pas? Pourrait-elle se courir, en passant outre au chalet, pour donner le change? Mais jusqu'où irait elle ainsi? Elle ne pouvait songer à laisser l'automobile, n'importe quelle part, dans aucune de ces demeures que la saison faisait inhabitées.

Le seul espoir possible — elle s'en rendit compte et l'instinct l'y poussa — était de se réfugier dans l'aisie où Pierre l'attendait. Derrière la grille close, encombée, ils bravaient tout. Excepté la bravement d'un commissaire de police. Mais, cela, elle ne pouvait le braver.

Son mari, s'il la soupçonnait, recourrait aux pires vengeances, sauf à l'abjecte intervention des argousins. Elle n'avait donc qu'à entrer au plus vite. Pierre occupait le chalet sous un faux nom. Et personne, dans la nuit maintenant tombée, ne s'apercevrait que, sous l'épaisse voilette de dentelle, se dissimulait le visage de la comtesse d'Herquancy.

Le courage revint à Solange.

Le refuge des bras si chers, du cœur si fort, lui parut soudain follement désirable, dans le silence perfide de la nuit, sous la menace indéfinissable. Une attirance invincible la jeta en avant, vers cette grille, au delà de laquelle serait le salut, l'intimité, la sollicitude indéfinie, les caresses berceuses, les deux mots qui rassurent.

Un bond, et elle s'y trouva. Oui Pierre, se tenait là, à l'attendre. Elle perçut le mouvement de sa main sur la serrure, le frottement de ses habits contre le rideau de lierre, presque sa respiration.

S'il se hasardait pas au dehors, pour la gâcher c'est que, lui aussi, s'alarmait du va-et-vient de l'automobile, s'imposait, à cause d'elle, la prudence. Elle chuchota, par un interstice du volet de fer: "C'est moi."

Puis, comme la voiture suspecte stoppait juste derrière elle, dans son dos, tout près, Solange, prise de frayeur, tira violemment le timbre.

La sonnerie vibra. Ce cri de métal dans l'immense calme nocturne, comme il devait résonner ensuite, éternellement, au fond de son être, glas affreux!... L'air en tremblait encore, — telle fut la foudroyante rapidité de ce qui venait, — l'air ne tremblait encore, quand les yeux de la malheureuse furent vu l'incalifiable.

Le moment même où elle son-

nait, Pierre Bernal ouvrit. Solange eut le temps de distinguer — pour la dernière fois! — dans l'ombre blafarde, la stature élancée, le beau visage fier, le regard qui l'enveloppait de douceur ardente.

Mais, instantanément, elle le vit, ce cher regard, qui glissait plus loin qu'elle, qui se portait au delà, soudain trouble d'appréhension.

La pierre de la route grinça sous un bouclier sauvage. Des pas se précipitèrent. Pierre étendit le bras pour protéger la jeune femme, l'attrier à l'intérieur.

Il n'acheva pas son geste. Tout à coup, entre lui et elle, Solange vit une masse farouche, une rude fourrure sur une stature de géant. Un bras se leva, s'abattit. Il n'y eut pas un mot, pas un cri, pas un soupir.

Elle aperçut, renversée, la face de Pierre. Ses yeux — encore une fois — ses yeux!... tournés vers elle, tandis qu'il tombait. Puis ce fut étendu sur le sol, la forme chérie, l'être unique, tout son amour!... Comment, dans l'ombre, se rendit-elle compte si nettement?... Tout de suite elle discerna la chose effroyable: entre les revers du veston, en pleine poitrine, une arme plantée jusqu'à la garde. La poignée d'ivoire faisait une tache blanche sur le gilet sombre.

L'horreur de cela entra dans l'âme de Solange d'un seul coup,

comme était entré l'acier mortel dans cette chair adouci.

Elle hurla. Un cri affreux déchira sa gorge, l'épouvanta elle-même comme une attestation de son indolable souffrance et de la réalité de ce cauchemar.

Pierre!... Pierre!... gémit-elle, en se jetant vers ce visage, vers cette tête atrocement inerte.

Elle n'eut pas le temps de l'atteindre, avec ses mains, avec ses lèvres. Un voile épais, une lourde étoffe s'enroula contre sa figure, l'avouglant, la baillonnant.

On la souleva, on l'emporta. Elle eut le sentiment que c'était vers la maison, et aussi la certitude de ce qu'elle avait perdu définitivement, le meurtrier n'était pas seul.

Elle eut que sa dernière heure était venue, à elle, à elle. Au lieu de la poignarder, on l'étonifait. La respiration lui manqua. Tant mieux! Béné soit la main brutale qui l'unissait à Pierre! Dans un instant, elle ne souffrirait plus.